

TROIS MORTS ET TROP DE MOTS

*Pour Serge Pey, fils de réfugié espagnol qui
marche sur la Garonne 'du Taur au Toro'.*

«la Guerre d'Espagne est terminée depuis long-
temps Tante Rose»

Allen Ginsberg

En l'espace d'un an j'ai perdu trois amis. Un peu comme on perd une clé ou comme on perd le nord. Mais pas par distraction, ni par euphémisme, refus de dire le gros mot. Quand je dis «j'ai perdu trois amis» c'est simplement que je les cherche, sans savoir le moins du monde où ils ont pu passer (n'ayant jamais trouvé l'escabeau pour voir au-delà du mur du cimetière). Je me surprends à me retourner dans la rue, j'observe les reflets des vitrines, dévisage les passants. J'ai l'impression de faire le trottoir sur la rocade de la mémoire. En vain. Les images du souvenir, aussi précises soient-elles, ne sont que des clichés sans vie, comme cette phrase et comme toutes les fioritures qu'on peut faufiler sur la mort. Je revois les doigts couverts de miettes d'argile sèche autour de la bouteille mais le Fitou ne coule pas. J'entends les paroles des vers, le rythme de la voix grave, la belle diction du lettré new-yorkais... ce n'est plus un poème. Je fixe les fesses monstrueuses de la femme abondamment vautreée sur le tableau. Pas un seul frémissement du côté du bas-ventre. Je regarde la masse terrible du pendu, la bouche vomissant un torrent de lait et un gros bout de langue, mais je n'y crois pas, c'est du chiqué, alors que j'avais le cœur dans la gorge même si je savais qu'on allait couper la corde. Quand je passe en revue les photos que j'ai dans ma tête ou entre mes doigts, je dis «oui, ce sont bien eux, je les reconnais» pour faire plaisir à l'inspecteur, pensant à part moi «tu peux toujours courir, ils se sont fait la malle, on ne les rattrapera jamais».

En même temps, lorsqu'on perd quelqu'un on le retrouve sans arrêt dans les endroits les plus inattendus. Il déboule comme un cheveu sur la soupe, à une croisée d'odeurs, entre deux pages d'un livre, dans la couleur d'un chaume, pour un oui pour un non, à la vue d'un rien aussi stupide qu'une tasse ébréchée dans l'évier, ou en ouvrant une porte sur une chambre d'hôtel dans une ville dont on ne se souvient même pas si on y est déjà venu. Pas avec lui en tout cas. Et pourtant il est là. Mort en effraction. À vous regarder sans vous voir ou à vous voir sans vous regarder, conscient de votre présence, patiemment agacé, et vous laissant porter, outre celle que vous n'osez même pas poser sur la moquette élimée, les deux valises de la gêne et de l'affliction. Vous finissez par passer plus de temps avec les morts que de leur vivant. Non seulement ils vous manquent, non seulement ils taraudent en vous le regret de ne pas les avoir assez aimés, assez applaudis, assez bus des yeux et de l'ouïe à l'époque où ils vous cassaient les pieds avec leurs bêtises de mortels, mais ils s'arrangent, une fois qu'ils ont fait silence, pour vous cacher l'écran avec leurs grosses têtes au cinéma et vous masquer les jambes des filles quand l'été commence à gambader. Perdre un ami c'est aussi perdre un peu la vue. À mesure que les années tintent l'horizon se bouche. Les morts se profilent devant la chaîne des Pyrénées comme des têtes à abattre dans les stands de tir des fêtes foraines. Bientôt je devrai me pencher de côté pour voir les montagnes (pathos).

J'ai rencontré Alain Gibertie trois fois en tout et pour tout. D'abord un 1^{er} avril, ça ne m'étonne pas de lui. C'était en 92 à Poitiers, en hommage à Claude Pélieu. Debout, immobile sur la scène comme un pilier de rugby magdalénien, bras serrés le long de son corps, il recevait sur la tête des plaques de verre que son fils lâchait du haut des cintres à intervalles réguliers tandis qu'une voix enregistrée dévidait une litanie d'apocalypse. Personne n'avait envie de rire. À table nous avons discuté tranquillement du bac du fils, du verre du père, du vin dans les verres, de la qualité de la viande que le gourmand artiste découpait de ses mains trapues légèrement tailladées par les éclats de tout à l'heure. Quand on passait sur scène après une performance de Gibertie, il fallait écarter du pied des tas de verre brisé constellés de gouttes de sang qui se recomposaient sous vos pas comme des cut-ups d'attentat à la bombe, quand on mangeait avec lui on découvrait un bon «buffle», jovial, affectueux, presque naïf, doux. *Alain Gibertie: Vivant*. C'est ainsi qu'il s'identifiait dans sa petite revue *Oui=Non*, mi-manifeste goguenard mi-bafouille aux amis. Dans le dernier numéro, il annonçait son suicide. On a voulu croire qu'il s'agissait d'un nouveau coup de théâtre, d'une brillante idée de l'histrion tragi-comique, sans pouvoir cependant oublier le malaise de son art, né de l'indécision qu'il entretenait entre le simulacre et le réel. Puis le téléphone a sonné: la dernière trouvaille de Gibertie était bien la dernière. Ses confrères en Poésie d'Action ont bien sûr dit que c'était sa plus belle performance. Même la balle de 7.65 était vraie. Appliquant son dernier aphorisme – «Les mots ne font pas de trous. Les balles si!» – Gibertie s'était donné à fond. Les habitués de ses spectacles ont brillamment émis un diagnostic rétrospectif de pulsion autodestructrice. Mais on avait déjà dit ça de Janis Joplin, Malcolm Lowry, Brautigan, Cassavetes et Paquirri, sans parler de Dylan qui doit en être à la trentième version de «Maggie's Farm» ou de Burroughs qui vient de dépasser à l'hosto de Lawrence, Kansas à 83 ans. La mort a besoin d'histoire.

Henri Bourbon, auquel je n'ai pas connu la moindre pulsion autodestructrice et qui n'est jamais monté sur les planches sauf peut-être avec son trombone dans les années 50 pour faire des jams avec Michel Roques et Claude Guillot, a réussi une sortie à faire pâlir d'envie tous les baladins de la terre. À la veille de son expo-vente annuelle où une foule d'amis et de collectionneurs viendrait le retrouver parmi ses poteries, ses tableaux et ses cubis de Corbières, il est tombé sans un bruit, foudroyé par un caprice du cœur, au milieu de son atelier. La coupe qu'il tenait à la main ne s'est même pas cassée (ce que l'on n'allait pas manquer de commenter à voix basse d'un air pénétré). Quand je suis arrivé quelques minutes plus tard tout était en place. Les clochettes en céramique tintinnabulaient aux branches des arbres du Lauragais comme dans un jardin japonais, les bols raku, aux couleurs fauves prises au hasard du feu, trônaient sur leurs coffrets de buis. Sur les étals dressés sur les terrasses, un festin de cruches de grès, coupes de porcelaine, vases bleu-rose comme une aube grecque, saladiers céladon, plats luisant dans la lumière d'automne, bourgeoirs et cendriers. Les nouvelles pièces étaient à peine sorties du four, les mosaïques étaient accrochées aux murs en collages de teintes huître, nacre, encre et sang. Et les panneaux de terre cuite donnaient envie de se remettre à construire une maison pour les plaquer en bas-relief sur la façade. L'ensemble était terrible dans son harmonie silencieuse. J'ai entendu une femme pleurer. Posé sur la pelouse, l'hélicoptère du Samu.

Je me souviens d'un autre festin, où les plats étaient pleins, tout le monde vivant et j'avais 50 ans. Contrairement à l'habitude qui veut que l'on se réjouisse d'un demi-

siècle de survie et de la promesse de l'arthrose, je n'avais pas eu la moindre intention de marquer l'acide anniversaire. Mais j'avais retrouvé la tribu l'avant-veille à une fête organisée par le Mille-Pattes à Saint-Girons. Serge Pey et moi avions dit Ginsberg en bilingue accompagnés à l'harmonica par Daniel Giraud, Gibertie s'était roulé dans ses monceaux de verre cassé, et, ne pouvant me résoudre à quitter mes amis, je les avais invités pour la soirée du jour où notre fin de siècle voit l'apogée d'une vie. C'était un crépuscule superbe. L'été on n'aperçoit pas les montagnes mais les orages de la mi-août avaient purifié le ciel et la lumière dorée caressait les peaux brunes et les feuilles des noyers de sa douceur de miel. Henri, venu avec Marie-Claire en voisins, m'avait offert le lavis de la femme callipyge allongée sur le côté, visage à demi caché mais gros fessier offert, qui s'est décollée de son cadre en carton depuis que j'ai commencé ces lignes, s'affaissant de travers sur le mur comme pour protester de ce que je la décrive en termes aussi goujats (à moins que ce ne soit Henri qui me fasse signe de le laisser tranquille). Gibertie m'avait apporté une plaque de schiste trouvée dans la montagne sur laquelle il avait écrit avec de la boue, d'un côté «On a eu, on a, on aura vingt ans», et de l'autre, en rose des vents: «Quel que soit le bout le Vent, le Vent, le Vent, le Vent». Ce soir, chose rarissime sur nos coteaux, il n'y avait pas un souffle de vent. Nous vivions un moment d'équilibre incassable. Six hommes et six femmes, sans excitation ni attente excessive, simplement heureux de mastiquer ensemble, posément, consciencieusement, le repas que j'avais passé la journée à préparer avec ma femme: la salade juive glacée aux poivrons rouges et verts dans le grand saladier bleu qu'Henri avait tourné, les crevettes grillées au basilic, les boulettes à la menthe et au cumin, les tartes aux myrtilles, les tartes aux pêches, les crèmes et les glaces. Nous sommes restés longtemps sous la masse du tilleul stellaire, repus, béats, à savourer nos renvois d'ail en écoutant Serge raconter ses trouilles et ses visions au milieu des Huicholes avec son gosse aux yeux d'étoile, tandis que Dan Giraud roulait l'herbe des clairières de la jungle ariégeoise. «Ils sont super tes copains!» me répétait mon fils adolescent regard écarquillé. Alain nous fit tordre de rire avec ses imitations québécoises. Les flammes immobiles des bougies éclairaient les rides élastiques au coin des yeux d'Henri dont le visage prenait avec l'âge un aspect détendu, étonnamment juvénile. Il ressemblait de plus en plus à ma femme, il était aussi beau que ma fille.

Ce soir-là nous avons bien sûr parlé d'Allen Ginsberg. Nous venions d'achever avec Françoise Bourbon le premier jet de la traduction de *Salutations Cosmopolites* pour Christian Bourgois. Ginsberg occupait une place de choix dans le panthéon des *vivants* poignardés, liquidés, emprisonnés ou suicidés dont Gibertie affichait la liste sur les murs face auxquels il se pendait, mais je ne sais pas s'ils se sont jamais rencontrés. Peut-être à Paris, à l'automne 94, à chevet de Pélieu, avant que Claude ne décide qu'il ne pouvait vraiment plus vivre en France et reparte pour Cherry Valley avec Mary Beach et un corps retapé. Une des plus grandes joies de ma vie est d'avoir réuni à la maison Henri, Serge et Allen quand ce dernier est venu pour la deuxième fois à Toulouse en janvier 92 (Serge et moi l'avions déjà invité en 82 pour une lecture mémorable que personne n'avait pensé à enregistrer sauf un spectateur sur son petit magnéto merdique que nous avons béni quand nous avons composé le CD *Ginsberg à Toulouse*). Fin 91, Ginsberg était avec Anne Waldman au Paradiso d'Amsterdam et nous les avions rejoints avec Pey. Anne avait chanté «Kali Yuga Blues» et Allen «Septembre sur la Route de Jessore» accompagné par le quatuor à cordes Mondrian sous le regard bienveillant de

Gelek Rimpoche. Le spectacle, trop solennel, ayant été réglé au cordeau, l'organisateur avait refusé d'y intégrer Serge, qui dut attendre l'entracte, au moment où tout le monde se ruait sur la bière, pour faire tourner ses bâtons de pluie devant une poignée de non-alcooliques anonymes. Du coup, il était invité le lendemain par toutes les radios libres d'Amsterdam tandis que j'établissais avec Allen l'édition de *La Nouvelle Chute de l'Amérique* à partir de carnets illisibles vieux de plus de vingt ans (il n'arrêtait pas de dire «C'est Ginsberg qui a écrit ça, pas moi !»).

On s'est tous retrouvés chez moi quelques jours plus tard devant un kilomètre de saucisse de Castelnaudary. Allen n'avait droit en principe qu'à des légumes et poissons bouillis – «no-salt-no-sugar-no-fat» m'avait ordonné Anne Waldman qui le chérissait comme un père – mais je savais que son appétit était en toute chose illimité. Après avoir englouti sa baudroie, il s'approcha ingénument de la saucisse à un moment où Anne était encore allée téléphoner à l'homme qu'elle aimait à Naropa (Colorado!), et il se mit à m'interroger sur le mode de cuisson. «Bouillie, dis-je, no fat». «No fat? I guess it's okay then», et le coquin attaqua son premier morceau. Jusque tard dans la nuit – il avait annoncé qu'il allait se coucher de bonne heure – il mangea de tous les plats, crus, frits, sucrés, salés, poivrés, beurrés, tout en parlant inlassablement de Pound aux cathares, de Burroughs aux thésards, de Kerouac aux soiffards, de Whitman aux anars, avec la patience, la précision, l'amour du clan et la fidélité à la grande lignée de la poésie brute qui émerveillaient tous ceux qui l'ont approché. En juillet 94, pour l'anniversaire des vingt ans de Naropa à Boulder – ce fut en fait une semaine de célébration d'Allen Ginsberg – je l'ai vu s'arrêter longuement, paisible et attentif dans son joli costume blanc, auprès de centaines de personnes. Toutes voulaient lui témoigner leur respect, lui raconter leur vie, lui montrer leurs poèmes ou le questionner sur le «Tyger» de Blake, la genèse de «Howl», les dangers de l'ecstasy ou la queue de Neal Cassady. Même Gary Snyder qui est le calme même, et Corso, que plus rien ni personne n'étonne depuis longtemps, en étaient attendris.

Quand Ginsberg évoquait Dylan, Lennon, Kurt Cobain, Philip Glass ou des amis anciens, il se mettait souvent à pleurer, comme il avait pleuré en écrivant «Kaddish» et parfois en le récitant sur les scènes du monde. Ginsberg a réhabilité la pratique des larmes dans l'ère post-lacrymale. J'ai eu l'impression qu'Henri allait s'y mettre en écoutant «Tante Rose» (du CD *The Lion for Real*, ce qu'on a fait de mieux en poésie-et-jazz) que j'avais lourdement imposé pour clore la nuit de 92 alors qu'il commençait à neiger. Allen trouvait de toute évidence que ce n'était pas opportun mais le vieux bouddhiste avait appris qu'il ne sert à rien d'intervenir dans les toquades d'autrui. Il s'est écouté décrire en détail les rhumatismes et les veines bleues de la vieille écopée communiste, au temps où elle faisait la collecte à Newark pour les Républicains espagnols. Il est resté assis en silence, l'air poliment absent, regardant les carreaux en terre cuite de notre salle à manger sur lesquels la fillette indienne de Serge s'était roulée toute nue un peu plus tôt avant de s'endormir comme un tatou dodu devant la cheminée. À la fin il a dit: «C'était un peu long». Il aurait préféré discuter de photo et d'amour avec les jeunes sudistes qui le trouaient de flash. Chaque fois que j'étais avec Ginsberg – probablement l'homme qui m'a le plus ému, que j'ai le plus voulu aider – j'avais envie de le protéger des intrus, curieux ignares et journalistes insolents qui faisaient irruption avec leurs demandes égotistes dans les cuisines et les chambres d'hôtel où nous travaillions.

Mais lui aimait cela par-dessus tout, rencontrer les gens, comprendre qui ils étaient, répondre à leur attente. «Qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il dit?», insistait-il quand un clochard nous bloquait le passage en braillant «Tous des enculés! Vive Kiravi!». «Rien, Allen, il déconne». «Traduis, je veux savoir! Who is Kiravi?». Et il finissait par piquer contre moi une de ses colères noires, comme quand l'imprimeur n'avait pas respecté les coupures de ses strophes. En fait, c'était lui qui m'aidait. Lorsqu'un méchant coup de blues m'a empêché de monter au Salon du Livre 96 où je devais le présenter (il n'en avait nul besoin mais je ne m'en remettrai jamais), il m'a téléphoné tout gaillard: «Tu as de la chance. Tu te retrouves à la case départ! Régale-toi!». Faut dire que c'était un maître pour transformer la déprime en humour, le malheur en espoir. Il m'a dit un jour que depuis Naomi il avait perdu l'usage du mot «anormal». Quand il a su qu'il était condamné il en a profité pour téléphoner à ses amis du monde entier (Ferlinghetti a écrit un très beau poème sur ces adieux), et dans les derniers jours, après avoir refusé qu'on le prolonge, il a utilisé chaque instant précieux pour ranger ses dossiers et terminer des petits textes en attente.

Ils savaient tous les trois la valeur de l'instant, qu'il fallait bien se planter dans le moment présent sans se demander si la posture des pieds était bonne ou si on allait gagner en stature. C'était des yogis naturels du *here and now*, quel qu'il soit. Ils avaient dépassé les poses héritées, les oppositions élémentaires, se moquaient de savoir si ce qu'ils faisaient était bon, il suffisait que ce soit juste, que le mouvement soit libre. À la fin Ginsberg écrivait ce qui lui passait par la tête, comme un gosse qui attrape des têtards sans même se soucier de choisir les plus beaux pour les classer par taille dans des bocaux étanches. Mais il avait le geste sûr, après toutes ces nuits blanches passées à noircir du papier, avec ou sans éther, amant, lampe de poche, table ou came, à Marrakech, à Prague, à Benarès, Chichèn Itzà, Dar Es-Salaam, Paris, Texas, Lower East Side. Henri se fichait que la poterie ne soit plus à la mode. Il construisait des fours n'importe où, sur la plage, dans une décharge ou un terrain vague, il creusait dans une falaise, pétrissait la glaise, allumait le feu et le laissait faire en buvant du bourbon dans un verre en carton. Ils étaient mystiques mais n'y étaient pour rien, ils mystiquaient comme ils respiraient. «Tao or not Tao», c'était la devise de Gibertie, qui ressemblait à un pope paillard anticlérical. Henri avait été moine à Taizé mais ne se demandait plus s'il croyait en Dieu. Il avait fait le pèlerinage au Japon pour découvrir qu'il ne comprenait rien à la langue et aux sourires de ses hôtes. La furia Zen européenne l'énervait, il préférait Jésus, surtout dans la version de Bach et de Coltrane, et c'est «Alabama» qu'un de ses apprentis a joué au saxo au cimetière après les chœurs d'Alix Bourbon. Allen s'était débarrassé de Jéhovah, inventeur du plutonium, du dualisme et des B-52, et il pouvait enfin respirer en observant le souffle vide sortant de ses narines polythéistes. L'été dernier, après avoir relu tous ses livres, je lui ai écrit une lettre pleine de reconnaissance pour lui dire qu'il était un grand poète et un grand sage. Il m'a simplement répondu: «Hum! Hum!»

Je pense qu'il voulait aussi dire «Om» mais ce sont les derniers mots que j'ai reçus de lui. Ceux d'Henri ont été en coup de vent: «Je crois que je viens de trouver des émaux intéressants». Il a terminé en vitesse la cigarette qu'il venait régulièrement me piquer depuis qu'il avait arrêté le tabac et est retourné tout fumant à sa cuisson. Quant à Gibertie, il nous avait écrit entre deux trains au lendemain du fameux anniversaire depuis le

Buffet de la Gare d'Agen où il avait consommé deux bières, un manchon de canard et un café pour 53,30 Fr, tickets de caisse collés sur la lettre. Il nous remerciait et terminait par «je ne peux plus mourir». Il avait raison.

La dernière fois que je l'ai vu, il revenait de la Fête de l'Huma 95 et riait encore de l'effet qu'avaient dû produire ses inventions barbares sur «le public musette des camarades des forces de progrès». Il m'avait invité à passer avec lui à la Galerie 22 à Toulouse, ainsi nommée parce qu'elle n'ouvre que le 22 du mois. Il allait faire trois «perfs» tandis que «ses cuisiniers prépareraient un gigot d'agneau-haricots-couenne» que le public se partagerait à la fin du spectacle. J'ai vite compris qu'il n'y aurait pas assez de viande. La petite salle était déjà bondée et des gens massés derrière les fenêtres ouvertes sur le trottoir quand deux très jeunes filles sont arrivées, se faufilant timidement entre les dos carrés, jusqu'à pouvoir apercevoir Gibertie au bout de sa corde, yeux révoltés, langue en plastique pendante, bouche lâchant des flots de vrai Candia, tandis que Serge Pey hurlait les noms des poètes trucidés par la société affichés sur le mur. Les petites ont eu un spasme et ont fait volte-face, j'ai à peine eu le temps de leur dire qu'après on allait manger. Mais quand elles sont revenues une heure plus tard, les vitres éclataient sur la tête d'Alain au son insupportable des coups de marteau que son copain Giroud balançait sur une plaque d'acier. On ne les a plus revues. Quand j'ai appris au pendu qu'il avait fait fuir deux adorables nymphes, il était désolé qu'elles soient arrivées au mauvais moment: «Qu'est-ce que tu veux, dans mes perfs c'est pas moi qui décide». Une admiratrice lui a apporté des kleenex pour essuyer le sang et on est allé attaquer les haricots au mouton.

Yves Le Pellec
29 août 1997